



Souvenir de M^{me} Joa^{ne} St^{phane}
su Dillon
(à l'ontemporaine).
Paris 1834.

MÉMOIRES
D'UNE
CONTEMPORAINE.



TOME PREMIER.

Larney
8Z
636

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, À PARIS.

quelles mon existence a été soumise; mais au récit de ces vicissitudes qui me sont toutes personnelles, se rattachent des souvenirs qui vivront éternellement dans la mémoire des hommes. Les situations singulières dans lesquelles le sort m'a placée m'ont mise à même, sans prendre une part directe au drame, de connaître et de juger tous les acteurs. Presque tous les personnages dont la fortune ou les revers, la gloire ou l'infamie, ont occupé l'attention de la France depuis l'époque où j'entrai pour la première fois dans le monde, passeront à leur tour sous les yeux du lecteur. Je m'abstiendrai de placer aucune réflexion au bas des portraits qu'ébauchera mon pinceau. Mes lecteurs jugeront chacun selon ses mérites, sans

que je leur demande même de partager ma reconnaissance pour les amis qui me sont restés fidèles , ni de me venger par leurs dédains de ceux qui ont pu m'abandonner. Les faits parlent toujours plus haut que les raisonnemens. Je les raconterai tous , soit qu'ils m'accusent ou me justifient moi-même , soit qu'ils élèvent ou qu'ils abaissent les hommes au milieu desquels j'ai vécu. Ce principe me guidera dans la révélation que je vais faire des secrets de ma vie privée ; il serait encore ma règle invariable, si j'avais à écrire l'histoire des rois, ou les annales des nations.

J'ai de grandes fautes à avouer : ce serait sans doute les aggraver encore que de leur chercher une excuse ; on me saura

peut-être quelque gré de ma franchise. Du reste cette franchise ne sera jamais propre à exciter le scandale. Mes Mémoires offriront, à côté des scènes et des événemens les plus simples de la vie commune, quelques unes de ces aventures extraordinaires qui semblent plutôt appartenir au domaine du roman qu'à celui de l'histoire; mais, je le répète, cette histoire, toute romanesque qu'elle pourra paraître, n'en sera pas moins toujours l'histoire de ma vie. Mes récits seraient, au besoin, fortifiés du témoignage unanime des hommes dont les noms figurent sur les pages de mon livre. Ces noms sont ceux d'illustres capitaines, d'hommes d'Etat, d'hommes de lettres et d'artistes célèbres qui, presque tous, sont encore vivans, dont quelques uns

n'ont pas même encore atteint la vieillesse. Ce serait peut-être ici le lieu de parler de mon âge ; mais j'ai intérêt à prolonger sur ce point les doutes du lecteur : il sera temps de les fixer plus tard , et ce sont là de ces aveux qu'une femme ne saurait faire deux fois. On me pardonnera de dire que j'ai été belle. S'il fallait prouver d'avance que je ne trompe pas le public en lui promettant le récit d'événemens peu ordinaires , j'ajouterais que, placée par ma naissance, mon éducation et ma fortune au premier rang de la société, j'ai vu, pour la première fois, en 1792, cette France qui est devenue ma patrie, et qui recevra, je l'espère, mes derniers soupirs ; je dirais que j'ai traversé les saturnales du Directoire, vu naître la gloire du Consulat et la gran-

deur de l'Empire ; qu'enfin , sans avoir jamais affecté une force et des sentimens qui ne sont pas de mon sexe , j'ai été , à vingt-trois ans de distance , spectatrice des triomphes de Valmy et des funérailles de Waterloo.

